



MICHIKO AOYAMA

Le chat du sanctuaire



NA
MI



Quand un chat devient le messager des dieux du sanctuaire...

Lorsqu'elle se rend au sanctuaire de son quartier pour oublier la personne qui lui a brisé le cœur, Miharu ne s'attend pas à ce qu'un petit chat devienne son confident. À l'ombre d'un arbre, Mikuji, la mascotte à quatre pattes de ce modeste lieu de culte, prête une oreille attentive à sa peine avant de lui laisser un mystérieux présent et de disparaître.

En discutant avec le prêtre, Miharu comprend que le malicieux félin n'apparaît qu'aux personnes égarées venues prier. Sur les feuilles d'un houx, Mikuji délivre prédictions et oracles... Mais lorsque la jeune femme découvre le message gravé sur celle que le chat lui a confiée, une question s'impose : ces quelques mots renferment-ils vraiment les réponses qu'elle est venue chercher ?

Avec sa plume poétique et délicate, Michiko Aoyama nous conte le destin de Miharu et de six autres personnages en quête de sens.

**Un voyage empreint de douceur qui se prolonge
au fil de magnifiques coloriations originales
inspirés de l'univers du roman. À vos crayons !**

.....

Michiko Aoyama est une autrice japonaise qui a conquis les lecteurs du monde entier. En tête des ventes et traduits dans une trentaine de langues, ses romans se sont écoulés à 2 millions d'exemplaires. Régulièrement sélectionnés pour le prestigieux Prix des libraires au Japon, ils nous invitent à réfléchir à la beauté des relations humaines.

Traduit du japonais par Alice Hureau

ISBN : 978-2-487606-29-6



9

782487

606296

20 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Couverture : © Constance Clavel
Illustration : © Léa Le Pivert



**NA
MI**



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LE CHAT DU SANCTUAIRE

De la même autrice, aux éditions Nami :

La Bibliothèque des rêves secrets, 2022

Un jeudi saveur chocolat, 2023

Un lundi parfum matcha, 2024

La Forêt au clair de lune, 2024

Rencontres au parc Hinode, 2025

Titre original : 猫のお告げは樹の下で (NEKO NO OTSUGE WA KI NO SHITA DE)

Copyright © Michiko Aoyama, 2020

Tous droits réservés.

Publié pour la première fois au Japon en 2020 par TAKARAJIMASHA, Inc., Tokyo.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec TAKARAJIMASHA, Inc. par l'intermédiaire de The English Agency (Japan) Ltd. et New River Literary Ltd.

Traduit du japonais par Alice Hureau

Illustrations et coloriages : Léa Le Pivert

Maquette : Camille Carlos

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-29-6

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Michiko Aoyama

LE CHAT DU SANCTUAIRE

Roman

Traduit du japonais par Alice Hureau

**NA
MI**

NOTE DE L'ÉDITEUR

Chères lectrices et chers lecteurs,

Avec ce nouveau roman de Michiko Aoyama, nous avons souhaité vous offrir une expérience inédite.

En collaboration avec l'autrice et l'illustratrice Léa Le Pivert, nous avons le plaisir de publier un roman enrichi de coloriages créés sur-mesure. Pour prolonger la lecture, nous vous proposons de vous armer de vos crayons, pinceaux, pastels ou feutres... et de mettre en couleurs les scènes qui vous ont touchées. Un livre n'existe pas sans ses lecteurs, et quel meilleur moyen de vous l'approprier et de le faire vivre qu'en personnalisant votre exemplaire ?

Comme un clin d'œil à l'autrice, la fabrication a été travaillée avec une reliure à la japonaise, qui permet de maintenir le livre bien ouvert pendant que vous donnez vie aux différents personnages.

À vos crayons, et n'hésitez pas à partager avec nous vos créations sur les réseaux sociaux !

L'équipe éditoriale des éditions Nami

Tiens...

J'ai cru entendre tinter des grelots, mais ce n'était que le frémissement du feuillage du houx à larges feuilles.

J'ai cessé de manier mon balai en bambou pour écouter ce doux bruissement, majestueux et puissant, qui résonnait dans l'enceinte du sanctuaire de si bon matin.

Peut-être viendra-t-il bientôt...

PREMIÈRE FEUILLE

Plein ouest

A PEINE RÉVEILLÉE, j'ai pensé à Sakuma. Dans mon esprit embrumé, j'ai revu son doux regard, puis son air embarrassé. Je me suis alors souvenue que c'était la réalité, que je ne le reverrai probablement jamais.

Il avait laissé un trou béant dans mon cœur. Et là, j'ai pris conscience que je me sentais toujours aussi mal.

Le réveil sur ma table de chevet indiquait 5 heures du matin.

C'était bien plus tôt que l'horaire où je partais au travail. J'ai refermé les yeux pour me rendormir, mais Sakuma est réapparu. Ses paupières tombantes qui lui donnaient un air enfantin quand il souriait, les mèches de sa frange qui rebiquaient telles des vagues, sa voix de baryton quand il m'appelait « Miharu ! ».

Agacée, je me suis levée et j'ai ouvert la fenêtre. Que je me morfonde ou pas, le soleil se lèverait de toute façon.

Est-ce que j'y vais, aujourd'hui encore ?

J'ai inspiré profondément avant de m'étirer.

« Courir permet d'oublier. »

Ce principe, je l'avais appris au club d'athlétisme que j'avais fréquenté du collège au lycée.

Mes mauvaises notes aux contrôles, les remontrances de ma mère, les messes basses puériles de mes camarades. J'arrivais plus ou moins à me changer les idées en courant. Après l'obtention de mon diplôme de coiffeuse et mes débuts dans un salon, j'avais continué de courir le matin avant le travail et pendant mes congés, comme pour me débarrasser des petits tracas du quotidien : les supérieurs arrogants qui me donnaient des ordres, les clients en retard qui perdaient leur sang-froid et m'intimaient de faire vite.

Fouler le sol, fendre l'air. Plus je mettais de force dans mes jambes, plus le paysage défilait rapidement. Les bâtiments et les rues bordées d'arbres face à moi, peu à peu, je les laissais derrière moi. Vers le passé. Et encore. Et encore.

Même mes frustrations et colères intenses, je les essayais avec ma transpiration grâce à la course, et la majorité de mes soucis se réglaient d'une manière ou d'une autre. C'était essentiel pour mener une vie sereine.

Peu importe les événements, j'oubliais. Les ennuis ne m'atteignaient plus. Ce qui me rendait malheureuse ne méritait pas que je m'en souvienne.

Jusqu'à présent, j'avais réussi à affronter tous les problèmes.

Pourtant, cette fois, j'avais beau courir sans relâche, je n'arrivais pas à oublier.

Un mois s'était déjà écoulé sans aucune amélioration. Même en pleine course, des souvenirs avec Sakuma me revenaient.

À vingt et un ans, je vivais mon premier chagrin d'amour. J'ai distingué mes chaussures de running qui faisaient se mouvoir mes jambes l'une après l'autre. Et là, je suis enfin revenue à moi.

Rien de plus dangereux que de courir tête baissée.

Il me fallait un autre décor que mon itinéraire habituel, alors je me suis écartée de mon parcours au bord de la rivière et me suis élancée le long de la nationale.

De cinq ans mon aîné, Sakuma était l'ancien chef du salon de coiffure où je travaillais depuis un an et demi. De tempérament calme et attentionné, il nous dirigeait avec enthousiasme. Quand nous lui posions une question, il répondait en nous enseignant deux ou trois détails supplémentaires. Au bout d'un certain temps, je me suis rendu compte que je n'arrivais pas à détourner les yeux de cet homme en qui j'avais toute confiance et que sa présence faisait tambouriner mon cœur. J'avais rapidement compris que j'étais amoureuse.

Le mois dernier, apprenant qu'il gèrerait la succursale de la ville voisine, j'avais décidé de me déclarer. Nous n'avions jamais été seuls tous les deux, mais nos regards se croisaient, il me souriait et me complimentait, même lorsque nous nous entraînions après la fermeture du salon : « Miharu, tu manies les ciseaux avec tant de douceur, bravo ! » À mon retour d'un congé maladie, il m'avait lancé : « Quand tu es là, l'ambiance est beaucoup plus gaie ! » J'avais peu

d'attentes, mais s'il n'était pas amoureux de moi, il ne me détestait pas non plus.

Un jour où les clients étaient rares, j'avais pris mon courage à deux mains à la fermeture de la boutique et je lui avais proposé d'aller boire un verre. Tous les deux, bien sûr.

Mais il avait détourné le regard, l'air songeur, et m'avait répondu d'une voix presque inaudible : « Ah... Euh, d'accord. »

J'avais été décontenancée. Je ne lui connaissais pas cette tête-là. De toute évidence, il était mal à l'aise et ne semblait pas motivé. Il m'avait répondu « D'accord », mais son cœur disait « Non ». Réalisant mon erreur, j'ai été cent fois plus bouleversée que lui. Le cœur serré, j'ai regretté mon invitation, mais il était trop tard. Je me suis retenue de fuir, et alors que je me tenais là, raide comme un piquet, Sakuma s'est subitement emballé.

— Bonne idée ! Allons-y tous ensemble !

— Euh, oui, ai-je balbutié.

Moi qui avais tellement envie de refuser.

J'ai vite compris pourquoi il avait évité un rendez-vous à deux.

Le soir même, dans le restaurant où nous étions réunis en compagnie de plusieurs collègues, il avait annoncé en dégustant du tofu grillé : « Je vais me marier en début d'année prochaine. »

Cela m'avait fait un choc, mais je n'étais pas tant surprise. J'avais surtout été blessée par le malaise que mon invitation avait provoqué chez lui. Il était fiancé à sa petite amie avec qui il était en couple depuis l'école de coiffure. Même moi qui manquais de perspicacité, j'avais compris que c'était sa

manière d'écarter tout malentendu. Il avait perçu mes sentiments à son égard et m'éconduisait poliment. Une telle prévenance me rendait encore plus morose. Mon amour l'incommodait et il avait profité de ma proposition pour me rejeter mes sentiments à la figure. J'étais rongée par la honte et mes joues étaient en feu.

Il avait été muté quelques jours plus tard, sans me laisser la moindre place dans sa vie.

J'étais partie assez loin.

J'avais continué à courir là où mes jambes me portaient, dans un lieu inconnu. J'ai parcouru les alentours du regard. Le long de la nationale, se trouvaient des maisons, un vieux fleuriste et un magasin d'électroménager vétuste.

J'ai décidé de marcher un peu. J'ai sorti ma bouteille d'eau de ma ceinture de running et je me suis désaltérée. Le vent soufflait. J'ai essuyé ma nuque en sueur.

Au rez-de-chaussée d'un immeuble de bureaux semblant sorti tout droit de la campagne, un papier placardé sur un volet métallique baissé depuis une éternité affichait : « À louer ». Il était voisin d'un vieil immeuble résidentiel, et un passage étroit se glissait entre les deux constructions. Derrière une végétation dense, j'y ai aperçu un bâtiment de culte* au toit de tuiles. Un sanctuaire était caché là.

Je suis allée dans cette direction. À première vue, le sanctuaire était désert et de superficie modeste. Pourtant, le torii

* Un sanctuaire shinto est composé de plusieurs bâtiments. Il s'agit ici du *haiden*, lieu dédié au culte où les fidèles prient les dieux depuis l'extérieur ou participent à des cérémonies à l'intérieur. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

en pierre dégageait une intensité solennelle et les lieux étaient d'une propreté parfaite. Le *temizuya** était lui aussi impeccable, c'était agréable.

Après avoir secoué la cloche suspendue à l'entrée du bâtiment de culte, j'ai fouillé dans ma sacoche pour sortir une pièce de dix yens de mon porte-monnaie et la lancer dans la boîte à offrandes. Deux courbettes, deux claquements de mains, une dernière courbette.

Puis, les yeux fermés, j'ai prié.

Je voudrais oublier Sakuma.

Lorsque j'ai rouvert les yeux, j'ai senti un regard posé sur moi.

Un chat.

Légèrement éloigné du bâtiment de culte, se dressait un grand arbre. Son tronc était d'une circonférence qui permettait de l'encercler entièrement avec les bras. Sous l'arbre, un chat était assis sur un banc rouge.

Assis n'était peut-être pas la meilleure formulation. Il était allongé, les pattes avant repliées sous son poitrail. Une pose typique des chats.

Il était de couleur noire, excepté l'espace de son front au menton, tout blanc, la séparation entre les deux teintes formant un accent circonflexe.

* Le *temizuya*, aussi appelé *chozuya*, est un petit pavillon qui permet aux visiteurs de se purifier les mains avant de pénétrer dans le sanctuaire. L'eau est prélevée dans un bassin à l'aide d'une louche en bois pour se la verser sur les mains.

Je me suis approchée doucement.

— Tu habites ici ? ai-je demandé.

Aussitôt, il a secoué la tête de gauche à droite en miaulant.

Quoi ? Il me répondait ?

— Je peux m'asseoir à côté de toi ?

Cette fois, il a hoché la tête de haut en bas. Bon, je n'avais pas rêvé.

Le cœur battant, je me suis assise lentement. Le chat est resté là, sans me fuir.

— Tu viens te promener par ici ?

Il m'a fixée de ses iris dorés et transparents. Tourné vers moi, il a plissé les yeux. Est-ce qu'il me souriait ? Oui, il semblait réellement sourire.

J'ai continué à lui poser des questions.

— Dis, tu sais comment surmonter un chagrin d'amour ?

Il s'est levé tranquillement et a sauté du banc avec agilité. Peut-être ne portait-il aucun intérêt à ma question, ou la jugeait-il stupide.

Il n'en restait pas moins magnifique, entre son pelage noir luisant et son ventre et ses pattes aussi blancs que du coton. On aurait dit un costume de luxe. Le bout de sa queue courbée, tel le manche d'une canne, se balançait. J'ai aperçu une tache blanche sur le côté gauche de son postérieur.

Une étoile ?

Le chat a commencé à faire ses griffes sur le pied de l'arbre, puis il s'est arrêté brusquement. Il a tourné la tête vers moi, comme s'il avait quelque chose à me dire. Sans doute désirait-il me parler de l'arbre.

Levant les yeux, j'ai remarqué des idéogrammes au dos de certaines des innombrables feuilles vertes. Je me suis mise

debout pour les toucher. Les bords pointus étaient légèrement piquants.

J'ai un peu mieux inspecté les feuilles, et les écritures n'étaient pas réalisées au stylo-bille, mais gravées de manière à les faire brunir. Comme si on avait gratté avec une brindille ou une épingle à cheveux. Les mots figuraient exclusivement sur l'envers, sans doute parce qu'il était impossible d'écrire sur la face des feuilles.

Les messages tels que « Salut ! » ou « BFF » étaient nombreux, de même que des smileys ou des cacas, ainsi que des vœux comme « Je veux être riche ». Gribouiller ainsi sur un arbre d'un sanctuaire risquait de provoquer la colère des dieux, mais il n'y avait ni barrière, ni panneau interdisant ce genre de bêtises. Ce sanctuaire paraissait ouvert à tous les visiteurs.

Alors que je lisais des messages au hasard, j'ai remarqué sur l'un d'eux un parapluie avec deux prénoms séparés par la nervure centrale : « Satsuki ♡ Tatsuhiko ♡ ». L'un des cœurs était abîmé, ce qui m'a attristée. La date était gravée minutieusement à côté des noms : ce message datait d'il y a deux ans, à peu près à cette période de l'année. Ce couple était sûrement venu visiter ce sanctuaire. J'ai été étonnée qu'une feuille aussi ancienne reste intacte.

L'image de ces amoureux a surgi dans mon esprit, quand bien même j'ignorais leurs visages, et elle m'a tiré un profond soupir. Les idéogrammes laissaient transparaître un immense bonheur.

Quelle chance.

J'enviais les amoureux qui nageaient dans le bonheur.

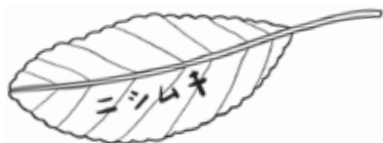
Qu'était devenu ce couple aujourd'hui ? Étaient-ils toujours ensemble ? L'un d'eux était-il venu écrire ce message seul ? Si oui, était-il encore épris ?

Je rêvassais, quand le chat s'est mis à courir autour de l'arbre. Sa fougue m'a à nouveau surprise. Il m'a rappelé les tigres de *Sambo le petit Noir* qui courent à toute vitesse autour d'un arbre et se transforment en graisse, mais le chat ne s'est pas transformé et a plaqué sa patte gauche sur le tronc d'un geste assuré.

Une feuille s'est doucement décrochée de l'arbre et est tombée vers moi.

— Mais... ?

La ramassant à mes pieds, j'ai distingué des caractères au dos.



« Plein ouest » ?

J'ai regardé tour à tour la feuille et le chat.

— Dis-moi, est-ce que...

Mais il s'est enfui avec rapidité et agilité vers le bâtiment de culte et a disparu au-delà.

J'étais abasourdie, quand un homme vêtu d'une tenue bleue de prêtre est arrivé, un balai à la main. Ce devait être le prêtre supérieur.

— Qu'y a-t-il ? m'a demandé cet homme solide d'une voix douce.

Ses lèvres fines semblaient à l'étroit entre ses joues replètes. Il avait l'air bienheureux, affichant un sourire qu'on devinait permanent.

— Euh, c'est à propos de cette feuille... ai-je dit en la lui tendant.

— Ah, une feuille de houx à larges feuilles, a-t-il répondu en la saisissant avec précaution. Voilà qui est intéressant. On l'appelle aussi « l'arbre aux messages ». Les mots qui y sont gravés ne s'effacent pas. Ils se conservent des dizaines d'années, à tel point qu'on peut y coller un timbre et les envoyer par la poste. Prenez-en deux ou trois, si vous voulez.

— Non, c'est que...

Me prendrait-il pour une folle si j'affirmais qu'elle me venait d'un chat ? Il avait dû entendre mes marmonnements, car il a haussé les sourcils.

— Vous avez vu un chat ?

Troublée par cette réponse inattendue, j'ai osé aborder le sujet.

— Oui, un chat noir et blanc... avec une étoile sur le postérieur.

— Ah ! C'est Mikuji* !

Il a plissé ses yeux déjà fins, riant à s'en secouer le corps tout entier.

— Mikuji ?

— C'est le nom que nous lui donnons entre nous. Il arrive à l'improviste dans les sanctuaires qui possèdent un houx et fait tomber une feuille, comme une prédiction, d'où son nom.

* Un *omikuji* est une prédiction que l'on achète dans les temples bouddhiques et sanctuaires shinto. Cette bande de papier informe les fidèles de leur degré de chance ou de malchance, ainsi que de leur avenir en amour, argent, travail...

— Une prédiction...

— Oui, prenez-en soin. Si vous en avez une, c'est que vous avez de la chance. Moi-même, qui ai passé cinquante années ici, j'ai entendu parler de lui sans jamais l'apercevoir. Il n'apparaît qu'aux personnes égarées venues prier.

Il m'a rendu la feuille.

— Que signifie « Plein ouest » ? ai-je demandé.

— C'est ce qui est écrit ?

— Eh bien, oui, là.

Pourquoi cette question, alors que les mots étaient clairement inscrits ? Il a croisé les bras en souriant.

— Je l'ignore. La prédiction n'est pas une réponse. C'est seulement un indice qui vous y mènera.

Devant ma mine déconfite, il a serré fort son balai, les yeux levés au ciel.

— Puisque Mikuji s'est montré, je vais être occupé pendant un moment, a-t-il ajouté, satisfait, avant de s'éloigner à vive allure.

Dans ma main, les mots « Plein ouest » étaient gravés sur la feuille.

Trouverais-je le bonheur en me tournant dans cette direction ? Quelle orientation était-ce, déjà ?

Ma montre chronographe m'a fourni la réponse. J'étais arrivée par l'est. J'ai respiré un grand coup et je me suis élancée vers le bonheur.

Pour faire simple, les choses n'auraient pas pu être pires.

D'abord, moins de deux minutes après avoir quitté le sanctuaire, j'ai marché sur un chewing-gum. Le craquement sous mon pied m'a indiqué qu'un papier de bonbon et des feuilles

mortes y étaient collés. J'ai essayé de racler ma semelle sur le bitume pour retirer le tout, en vain. Je me suis déchaussée, et alors que je frottais ma chaussure contre une pierre sur le bord de la route, un chien m'a aboyé dessus. Une pluie battante m'a trempée jusqu'aux os, je me suis perdue et la fermeture Éclair de mon sac s'est cassée.

Le prêtre avait pourtant affirmé que j'avais de la chance ! Mais peut-être que « Plein ouest » n'était pas à prendre au sens littéral.

Une fois de retour à ma résidence, j'ai inspecté ma boîte aux lettres, où une carte postale m'attendait. Elle avait été envoyée par Tokiko.

Il s'agissait de la petite sœur de ma mère, âgée de quarante-cinq ans. Autrefois designer graphique pour une grande agence de communication, elle était devenue indépendante il y a cinq ans. J'avais obtenu mon diplôme dans mon lycée de province, puis j'étais partie à la capitale pour étudier la coiffure, lorsque je l'avais croisée dans un café après dix années sans contact. Mais c'était tout. Nous n'avions pas vraiment discuté, je l'avais écoutée parler toute seule pendant une heure avant de rentrer chez moi. En dehors de cela, nous nous limitions à l'échange de cartes de vœux.

Je ne l'appréciais pas vraiment, car elle en imposait autant physiquement que par sa manière de s'exprimer. En plus, elle était pingre à propos de tout et ne cessait de répéter : « Économiser est ma passion. » Du temps de l'école primaire, un été, ma mère et moi nous étions rendues à un festival avec elle. Ma mère m'avait acheté de la glace pilée à un stand. « Tu n'en veux pas ? » avais-je demandé à Tokiko, qui avait répliqué : « Je n'en ai pas besoin. Je refuse de payer trois cents

yens pour de l'eau glacée sur laquelle on a versé un sirop qui n'est même pas nutritif. » D'accord, elle était économe, mais je me souviens qu'en tant que petite fille, je trouvais sa vie bien ennuyeuse. Ses cheveux noués en une queue-de-cheval restaient emmêlés, sa tenue manquait de recherche et elle ne se maquillait jamais. Pas par volonté de se fondre dans la masse, au contraire elle n'hésitait pas à sortir vêtue d'un T-shirt d'une marque de bière au logo criard offert par un bar.

Quand elle avait une vingtaine d'années, elle s'était mariée et avait divorcé un an plus tard, mais je n'avais pas eu écho de nouvelle relation amoureuse depuis. Connaissant sa franchise et son manque total de délicatesse, sans compter son absence de finesse et d'élégance, je ne comprenais pas qu'elle obtienne des missions en free-lance alors que son métier exigeait raffinement et bon goût.

Sur la carte, « J'ai déménagé » figurait en gros caractères. L'adresse m'informait qu'elle habitait dans le même arrondissement que moi. C'était accompagné d'un message écrit de sa main.

« Je viens d'acheter un appartement ancien avec deux chambres. Comme je me suis rapprochée de toi, viens me voir quand tu veux. »

Cette femme avare avait acheté un appartement toute seule. Étonnée qu'elle assume ainsi son célibat, je n'avais néanmoins aucune envie de lui rendre visite. De toute façon, je savais que son invitation était une simple politesse.

Je suis entrée chez moi, et après avoir posé la carte sur la table, mon regard s'est arrêté sur le petit phylactère collé sur une illustration de château.

« Plein ouest, mon rêve ! »

Plein ouest...

J'ai regardé cette bulle et la feuille de houx, l'une après l'autre. Et après avoir médité sur la question toute la journée, le soir, j'ai téléphoné à Tokiko.

Je lui ai annoncé mon souhait de la revoir, et à ma grande stupéfaction, elle a été ravie : « Vraiment ? Viens ! » Sa réaction enjouée et inattendue m'a agréablement surprise, mais elle a ajouté : « Tu tombes bien, je veux que tu me coupes les cheveux. Ma frange m'agace. »

Évidemment. Plutôt que de se réjouir de la visite de sa nièce, elle ne pensait qu'à une coiffure gratuite.

Par message, je lui ai proposé mon jour de congé, la semaine suivante, et elle m'a donné rendez-vous à 14 heures. Le moment venu, je me suis acheminée vers son palace en apportant des pâtisseries.

Après vingt minutes de marche depuis la gare, sa résidence était juchée sur une colline épuisante à grimper. Difficile de repérer ne serait-ce qu'une supérette dans ce quartier résidentiel. L'appartement de Tokiko, bien qu'ancien, était niché au sommet d'un bâtiment de quatre étages qui n'avait pas l'air si vieux que ça. J'ai appuyé sur l'interphone, et ma tante m'a ouvert sans même me répondre.

— Ça fait si longtemps ! Merci d'être venue, a-t-elle dit une fois que je suis arrivée sur le seuil de son appartement.

— Merci à toi pour l'invitation.

Elle est apparue habillée d'un polo au col froissé rose fuchsia sur un jean délavé, et sans maquillage, comme toujours.

— Entre !

Deux chambres aux portes entrouvertes se trouvaient de part et d'autre du vestibule. Dans celle de droite, deux gros

ordinateurs et un long bureau rectangulaire ; dans celle de gauche, un lit. Contrairement à la tradition, elle ne m'a pas proposé de chaussons. Cependant, c'était plus joli que je ne l'imaginais, et un tableau représentant un petit oiseau décorait le mur du couloir.

Lorsque Tokiko a poussé la porte du salon, j'ai laissé échapper un murmure de répulsion. Il était horriblement lumineux et d'une chaleur insoutenable.

Le climatiseur allumé fonctionnait à peine. Même si les rideaux aux fenêtres étaient solidement fermés, leur couleur jaune augmentait la luminosité, et à mon avis, la température aussi.

— Tu... tu ne trouves pas qu'il fait chaud ?

— Ah oui ? Le salon est plein ouest, alors à cette heure, on n'y peut rien.

— Tu pourrais peut-être opter pour des rideaux de couleur froide.

— Mais la couleur jaune orientée à l'ouest est promesse de bonne santé financière. Mes rideaux sont l'objet le plus grand de mon appartement, alors je préfère laisser comme ça pour maximiser mes chances.

Voilà ce qu'elle entendait par « Plein ouest, mon rêve ! ». Déjà lassée par son attitude, je lui ai offert les gâteaux.

— Oh, des tartelettes au citron de chez Angelica ! J'adore, merci beaucoup.

J'avais parfaitement compris son intention quand elle m'avait donné rendez-vous à 14 heures. À l'heure du déjeuner, elle aurait dû préparer le repas, une tâche fatigante, et si nous étions sorties en ville, elle se serait forcée à m'inviter. J'étais certaine qu'elle savait qu'à cet horaire-là, j'apporterais des friandises, et